

**Odette Raymond**

**Histoire de l'interprétation et, en particulier, de  
l'interprétation en langue des signes**

**L'INTERPRÉTATION DE BABEL À L'ÈRE MODERNE**

Depuis la nuit des temps, l'interprétation fait partie du répertoire des activités humaines. Tous les contacts entre les peuples n'ont pu se faire sans le concours d'interprètes, mais il a fallu plusieurs siècles pour que se formalise cette merveilleuse profession. Nous appellerons intermédiaires linguistiques les individus qui connaissaient deux langues et qui, sans règles de pratique et sans formation aucune, servaient d'intermédiaire entre des gens de langues différentes. Nous verrons que, spontanément et le plus souvent bénévolement, ils ont rendu des services en ce sens et ce, dans plusieurs coins du monde et à plusieurs époques. Aujourd'hui, la pérennité de l'interprétation ne fait aucun doute dans le monde et particulièrement au Canada dû à son caractère pluriculturel et multilingue. L'un des traits qui caractérise l'espèce humaine est la diversité linguistique que l'on retrouve entre les différents groupes sociaux. La diversité des langues, présente dès les débuts de l'humanité, est admirablement bien illustrée par les deux exemples qui suivent.

Les interprétations antiques de la Bible attribuent à Sem, Cham et Japhet, fils de Noé, la paternité des différences linguistiques entre les gens. Ils ont pris, après le déluge, des orientations différentes pour repeupler la terre et ont ainsi été à l'origine des Sémites, des Chamitiques et des Européens (Malherbe, 1983, p.14).

En outre, selon la Genèse, il n'y avait jadis qu'une seule langue. Or, Dieu trouvait les hommes prétentieux dans leur projet de construire une tour qui rejoindrait le ciel et fit en sorte de diviser le peuple en lui inculquant des langues différentes. Parlant ainsi des langues diverses, la communication entre les gens était impossible et leur grand projet d'équipe devenait irréalisable. Jamais la tour n'a pu être terminée. C'est depuis ce temps, nous dit la Bible, que les humains sont divisés en communautés culturelles et linguistiques différentes. Et pour cause, on dénombre de 2500 à 3500 langues dans le monde en plus des variétés dialectales et cette prolifération, conduisant à ce qu'on a nommé le "babélisme", n'a cessé de

s'accroître depuis que l'Homme utilise le langage (Burney, 1966, p.5 et Malherbe, 1983, p.13). Partant de là, il devint nécessaire d'avoir recours à des interprètes si l'on voulait continuer de se côtoyer et, bien sûr, de commercer avec un autre peuple.

La tour de Babel, tiré intégralement de la Génèse 11, in La Bible, Ancien et Nouveau Testament, Société Biblique Canadienne, 1983, p. 14

Tout le monde parlait alors la même langue et se servait des mêmes mots. Partis de l'Est, les hommes trouvèrent une large vallée en Basse-Mésopotamie et s'y installèrent. Ils se dirent les uns aux autres : "Allons! Au travail pour mouler des briques et les cuire au four." Ils utilisèrent les briques comme pierres de construction et l'asphalte comme mortier. Puis ils se dirent : "Allons! Au travail pour bâtir une ville, avec une tour dont le sommet touche au ciel! Ainsi nous deviendrons célèbres, et nous éviterons d'être dispersés sur toute la surface de la terre."

Le Seigneur descendit du ciel pour voir la ville et la tour que les hommes bâtissaient. Après quoi il se dit : "Eh bien les voilà tous qui forment un peuple unique et parlent la même langue! S'ils commencent ainsi rien désormais ne les empêchera de réaliser tout ce qu'ils projettent. Allons! Descendons mettre le désordre dans leur langage et empêchons-les de se comprendre les uns les autres." Le Seigneur les dispersa de là sur l'ensemble de la terre, et ils durent abandonner la construction de la ville. Voilà pourquoi celle-ci porte le nom de Babel. C'est là en effet que le Seigneur a mis le désordre dans le langage des hommes, et c'est à partir de là qu'il a dispersé les humains sur la terre entière.

L'histoire est jalonnée d'événements mettant en scène des peuples utilisant des langues différentes. Même s'il n'est pas fait souvent mention d'intermédiaire linguistique dans la littérature, il y a fort à parier que les interprètes ont joué, de tous les temps, un rôle de premier plan dans les relations internationales. Les

guerres fréquentes pour la conquête des territoires, les relations inexorablement tendues entre certains peuples, nous font poser l'hypothèse que l'interprétation respectait déjà l'approche bi-bi dont nous parlons si souvent aujourd'hui. Il était certes essentiel, pour préserver les relations interculturelles, de passer habilement d'une langue à une autre mais aussi d'une culture à une autre. Il nous suffit de regarder dans notre propre histoire (celle de l'Amérique) pour trouver des exemples où les contacts entre les différents groupes linguistiques ont amené des personnes à faire office d'intermédiaires linguistiques.

L'histoire de l'Amérique nous renseigne en effet sur les contacts qu'ont eus les Européens avec les autochtones lors de leurs périples. Par exemple, lors de son second voyage, Jacques Cartier ramena avec lui deux autochtones, fils ou neveux de Donacona. Il les ramena en France pour prouver au roi François 1er qu'il avait trouvé "quelque chose" en Amérique, que sa mission avait été accomplie, mais aussi pour que ces individus apprennent le français et puissent servir de truchements. On les exhibait partout, on les promenait comme des trophées de chasse. Sous le regard ébahi des gens de la cour, les autochtones déambulaient dans leur tenue régionale. Les Amérindiens étaient choqués par les comportements des Français, en particulier, par le fait qu'ils battaient leurs enfants, mais ils n'étaient pas les seuls à subir des chocs culturels, les Français furent à leur tour très surpris par la liberté sexuelle des Amérindiens et par l'absence de la notion de propriété chez cette nation (Carle, 1996). Comme le souligne Carle (1996), c'est Étienne Brûlé qui fut le premier truchement français. Né en 1608, cet explorateur a vécu avec les Algonquins puis avec les Hurons, il a donc appris les langues de ces deux nations. C'est la langue huronne qui lui fut la plus utile car il agissait en tant que truchement lorsque Champlain faisait la traite des fourrures avec les Hurons. Ces derniers étaient à l'époque les maîtres de la traite des fourrures. Champlain était très impressionné par Brûlé et savait apprécier son travail.

On serait porté à croire que les truchements agissaient par obligation. Or ce n'était pas le lot de tous. En effet, Jean Nicolet de Belleborne, arrivé à Québec en 1618, réalisa le rêve qu'il nourrissait de devenir truchement. Après que les Algonquins de l'Île aux Allumettes lui eurent enseigné leur langue, il alla vivre avec les Hurons. Intermédiaire linguistique important, il a toujours eu un grand

respect pour la culture amérindienne. Ne sachant pas nager, comme plusieurs de ses contemporains, il meurt noyé en 1642 (Carle, 1996). Les explorateurs du Nouveau Monde devaient avoir plusieurs qualités dont celle d'être de bons communicateurs : ils connaissaient souvent de 6 à 15 dialectes. En effet, le défi était de taille; 77 nations, 53 langues distinctes et 12 familles linguistiques composaient le paysage culturel en Amérique du Nord (Carle, 1996). De leur côté, les missionnaires avaient bien besoin d'apprendre quelques dialectes pour accomplir leur mission d'évangélisation. Après les trois voyages de Cartier, l'Europe prit une distance et pendant 60 ans, il n'y eut pas de contact avec l'Amérique et les Amérindiens. Mais, dès la reprise des voyages d'exploration, l'existence du métier de truchement allait de soi. Rien de formel toutefois dans ce travail. En fait, jusqu'au début du 20e siècle, quiconque était intéressé s'improvisait intermédiaire linguistique. Peu à peu, cette tâche fut confiée aux notables de la place : notaires, hommes de loi et d'Église, etc.

Si nous nous attardons en particulier à l'origine de l'interprétation en langue des signes, nous découvrons que le premier à avoir fait mention d'intermédiaire linguistique pour les personnes sourdes fut Anthony Densing (1656). Cet Hollandais avait en effet assisté à un événement où la femme entendante d'un homme sourd lui avait communiqué les conversations qui avaient cours (Carbin, 1996, p.5). Au Canada, c'est à la fin des années 1800 que l'on commence à parler d'interprétation. Ainsi, à la fin du 19 e siècle, dans le domaine du droit, MacLellan and MacLellan, avocats ontariens, embauchèrent leur soeur célibataire et entendante comme interprète en langue des signes (Carbin, 1996, p.152). Le docteur Howard John McDermid (1885-1920), diplômé de l'Université du Manitoba en 1908, ne pratiqua la médecine que quatre mois puis devint principal d'une institution scolaire manitobaine, la *Manitoba Institution for the Education of the Deaf and Dumb*, devenue en 1912 la *Manitoba School for the Deaf*. Il fut très près de la communauté sourde et communiquait couramment en langue des signes. Il était reconnu comme interprète à la cour ainsi que lors de services funéraires (Carbin, 1996, p.143).

Des exemples comme ces deux derniers ne sont pas représentatifs. En fait, le terme interprète n'existait pas dans son acception actuelle. Tout le début du 20e

siècle était dominé par un modèle d'intermédiaires linguistiques que l'on a nommé *aides*. Il s'agissait de membres de la famille ou d'enseignants pour enfants sourds ou encore de membres du clergé. Ces bons samaritains aidaient les personnes sourdes dans des attitudes teintées d'humanité mais aussi de paternalisme. Malgré toute la bonne foi des praticiens, le premier modèle fut parfois une entrave à l'émancipation des personnes sourdes en les maintenant dans un état d'incapacité, d'infériorité et de dépendance. "Au plan historique, étant donné la perception que les entendants avaient des personnes sourdes, les interprètes étaient considérés comme des "âmes charitables", comme des protecteurs." (Lessard, 1990, p.196). Le milieu du présent siècle vit naître des associations de personnes sourdes et avec elles un désir de reconnaissance sociale de leur part. Parallèlement, on vit l'apparition des *intermédiaires linguistiques machines* qui assuraient des prestations empreintes d'automatismes qui occultaient leur jugement individuel et aussi le lien interpersonnel qui les unissait à leur client. Cette absence de lien a contribué à déshumaniser la pratique de ce que l'on n'aurait jamais nommé profession à l'époque. Ce modèle ne rendait pas service aux personnes sourdes qu'on pensait issues d'un même moule et à qui l'on ne reconnaissait pas la LSQ mais nuisait aussi aux interprètes qui, désincarnés, se sentaient souvent mal à l'aise. Il a fallu attendre les années 1960 pour que le modèle *facilitateur de communication* sorte de cette ornière mécanique et se dirige tranquillement vers le modèle *bilingue-biculturel* de la fin du 20e siècle. Ce modèle a l'avantage de respecter et le Sourd et l'interprète, mais il a ses exigences pour l'interprète qui doit faire les changements requis à l'environnement physique de même que les adaptations linguistiques et culturelles qu'il juge nécessaires.

L'interprétation est l'un des deux plus vieux métiers du monde et existait bien avant l'ère moderne. De tous les temps l'Homme a eu besoin d'interprètes dans ses échanges avec les autres peuples. Comme c'est souvent le cas, il a fallu des événements tragiques pour que se formalise la pratique de l'interprétation. C'est en effet le procès de Nuremberg qui fut le berceau de l'interprétation simultanée. Le besoin grandissant d'interprètes fit en sorte que ces derniers se dotèrent de conditions de travail, de programmes de formation, d'associations mais en outre que les exigences soient de plus en plus grandes quant à la qualité de leur pratique et à leur prestation. Les interprètes de conférence avec leurs collègues

traducteurs et terminologues ont oeuvré, de surcroît, à la promotion de ce qu'ils font et à la reconnaissance professionnelle. Le parcours des interprètes en langue des signes est similaire à celui des interprètes en langues parlées. La nécessité et le besoin profondément humain de communiquer fit en sorte que les interprètes en langue des signes de partout dans le monde, de concert avec les communautés sourdes, ont travaillé et travaillent encore à faire de cette profession captivante, une profession qui est régie par des règles qui devraient être suivies scrupuleusement. C'est à ce prix que, de professionnels dans l'âme et dans le rôle, nous deviendrons professionnels aux yeux de tous.

Nous vous invitons à faire avec nous ce voyage dans le temps. Dans le prochain article, nous vous convions à l'évolution de la profession d'interprète et à l'historique de la reconnaissance professionnelle. L'article qui suivra parlera de l'interprétation en langue des signes dans les milieux social, spirituel et politique. L'article numéro quatre sera consacré à l'interprétation en langue des signes dans le domaine scolaire. Le dernier article vous entretiendra de la relation entre les interprètes et la communauté sourde à travers les âges. Cette série de cinq articles permettra de mettre en lumière l'histoire de l'interprétation en langue des signes, une histoire qui se poursuit inéluctablement et dont vous faites partie.

---

### Note

La Tour de Babel a-t-elle vraiment existé?

Selon Bottero, la *Tour de babel* a eu pour modèle la Grande Ziggourat de Babylone, une Tour maintenant en ruines mais qui aurait atteint 60-90 mètres. Son ancien nom *Etemarenki* voulait dire en sumérien *La maison du fondement du ciel et de la terre*.

Babel est une déformation de Babili(m) qui veut dire porte de Dieu.

(*Science et vie Junior*, p.75-76)

---

## Références

BOTTERO, JEAN. *Babylone et la Bible*, Hachette, Collection pluriel.

BURNEY, P. (1966). Les langues internationales, Que sais-je? no 968, Paris : Presses Universitaires de France.

CARBIN, C.F. (1996). *Deaf Heritage in Canada*, Withby (Ontario) : McGraw-Hill Ryerson Limited.

CARLE, G. (1996). *Épopée en Amérique : Une histoire populaire du Québec*, deuxième émission : Naissance d'une colonie et troisième émission : Explorer un continent, présentées à Télé Québec et présentées par Jacques Lacoursière, Montréal.

Génèse 11, in *La Bible, Ancien et Nouveau Testament*, Société Biblique Canadienne, 1983, p. 14

LESSARD, A. pour Raymond, O. (1990). Les acquis et les défis de l'interprétation en langue des signes québécoise, in *Actes du 2 e congrès des traducteurs et interprètes du Canada*, Ottawa, p.194-203.

MALHERBE, M. (1983). *Les langues de l'humanité*, Paris : Éditions Seghers.

*Science et vie Junior*, Dossier Hors Série no 29, juillet 1997.

---

Source : <http://www.cvm.qc.ca/dcb/pages/babel.htm> (1998)